

388

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1903

N°

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le jeudi 25 juin 1903, à 1 heure

PAR
MERLEAU-PONTY

MONTAIGNE

ET

LES MÉDECINS

Président : M. DEBOVE, Professeur.

CORNIL, Professeur.

Juges : MM. HUTINEL, Professeur.

MÉRY, Agrégé.

*Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties
de l'enseignement médical*

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE
JULES ROUSSET

PARIS. — 36, Rue Serpente. — PARIS

(EN FACE LA FACULTÉ DE MÉDECINE)

1903

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Doyen
Professeurs.....

Anatomie.....
Physiologie.....
Physique médicale.....
Chimie organique et chimie minérale.....
Histoire naturelle médicale.....
Pathologie et thérapeutique générales.....
Pathologie médicale.....
Pathologie chirurgicale.....
Anatomie pathologique.....
Histologie.....
Opérations et appareils.....
Pharmacologie et matière médicale.....
Thérapeutique.....
Hygiène.....
Médecine légale.....
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....
Pathologie comparée et expérimentale.....

Clinique médicale.....

Maladies des enfants.....
Clinique de pathol. mentale et des maladies de l'encéphale.....
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....
Clinique des maladies du système nerveux.....

Clinique chirurgicale.....

Clinique ophtalmologique.....
Clinique des maladies des voies urinaires.....

Clinique d'accouchements.....

Clinique gynécologique.....
Clinique chirurgicale infantile.....

M. DEBOVE.
MM.
POIRIER.
CH. RICHET.
GARIEL.
GAUTIER.
BLANCHARD.
BOUCHARD.
HUTINEL.
BRISAUD.
LANNELONGUE.
CORNIL.
MATHIAS DUVAL.
BERGER.
POUCHET.
GILBERT.
PROUST.
BROUARDEL.
DEJERINE.
CHANTEMESSE.
LANDOUZY.
HAYEM.
DIEULAFOY.
DEBOVE.
GRANCHER.
JOFFROY.
GAUCHER.
RAYMONI.
TERRIER.
DUPLAY.
LE DENTU.
TILLAX.
DE LAPERSONNE.
GUYON.
PINARD.
BUDIN.
POZZI.
KIRMISSON.

Aggrégés en exercice

MM.

A'CHARD.
AUVRAY.
BEZANÇON.
BONNAIRE.
BROCA Auguste.
BROCA André.
CHASSEVANT.
CUNEO.
DEMELIN.
DESGREZ.
DUPRE.

MM.

FAURE.
GILLES DE LA
TOURETTE.
GOSSET.
GOUGET.
GUIART.
HARTMANN.
JEANSELME.
LANGLOIS.
LAUNOIS.

MM.

LEGRY.
LEGUEU.
LEPAGE.
MAUCLAIRE.
MARION.
MERY.
POTOCKI.
RENON.
REMY.
RICHAUD.

MM.

RIEFFEL (chef des
Travaux anatomiques.)
TEISSIER.
THIERY.
THIROLOIX.
THOINOT.
VAQUEZ.
WALLICH.
WALTHER.
WIDAL.
WURTZ.

Par délibération en date du 9 décembre 1788, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans ses dissertations ou qui seraient présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'en prend aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR DEBOVE

Doyen de la Faculté de Médecine de Paris
Officier de la Légion d'Honneur

Je dédie ce travail à mon père le docteur Ponty, médecin en chef de la Marine, Officier de la Légion d'honneur, en témoignage de mon admiration profonde et de mon grand amour.

Je prie M. le docteur P. Jousset de me permettre d'évoquer son nom au début de ma thèse.

Il m'a dirigé dans mes études médicales et je lui en garde une respectueuse reconnaissance.

INTRODUCTION

Il pourra paraître étonnant que Montaigne serve de sujet à une thèse de médecine. Si l'on songe cependant, qu'il fut un philosophe pratique, traitant tous les sujets, et donnant son avis sur toutes les questions, on comprendra que le dessein m'ait souri d'extraire ce qui nous revient dans l'œuvre du maître. Notre part y est assez grande. Nous jouissons même d'une particularité, les différents passages qui nous sont consacrés se contredisent très rarement, et il faut bien avouer que pareille invariabilité dans le jugement de Montaigne dénote chez lui une opinion très ferme à notre égard.

Je fus encouragé à faire ce travail par M. le professeur Debove, par M. le docteur Cabanès, et par M. le docteur Armaingaud. L'autorité de tels appuis m'a permis d'entreprendre une tâche que, si minime soit-elle, je n'aurais assumée de mon propre chef.

Pour deux raisons principales Montaigne nous occupe. D'abord il a souvent parlé de nous, ensuite ce fut un

malade, le pire de tous les malades, d'après lui. Pendant de longue années, la gravelle le tortura.

Il n'a pu passer sous silence ses « choliques ». J'essaierai de dire comment il les supportait, comment il les soignait, ce qu'il pensait des médecins et des traitements qui lui furent imposés.

Je n'ai pas la prétention de présenter un travail définitif sur le sujet que j'ai choisi et je propose plutôt ma thèse comme un plan un peu détaillé dont les amis de Montaigne pourront se servir pour approfondir une question si intéressante. Il eût fallu pour mener complètement à bien mon entreprise, beaucoup de temps et beaucoup de science. Le temps m'était limité et je n'étonnerai personne en disant que la connaissance nette de Montaigne ne s'obtient qu'après de bien longues années de commerce avec cet auteur.

CHAPITRE PREMIER

Montaigne

Il est à supposer que Montaigne ne fit pas de maladies bien graves, car il n'en parle jamais. Cette raison est suffisante, l'auteur des *Essais* a trop l'habitude de conter par le menu ses aventures, celles de sa santé tout au moins, pour que nous ne soyons sûrs de trouver dans son œuvre toute son histoire pathologique. Cette histoire se résume en un mot. Montaigne était arthritique. Au cours des *Essais*, et surtout dans le journal de son voyage en Italie il nous raconte sa goutte avec force détails.

Il tenait cet héritage de son père.

« Il est vraisemblable, que je tiens de mon père cette « qualité pierreuse, car il mourut merveilleusement affligé d'une grosse pierre qu'il avait eue à la vessie. » Cette question de l'hérédité parmi tant d'autres problèmes semble l'intéresser particulièrement. Il y revient à deux reprises différentes. « Qui m'esclaircira de tout ce

« progrez, je le croirais capable d'autant d'autres miracles qu'il voudra. » La pensée de ses pierres et de son sable le hante. Bien avant de ressentir les premières atteintes de son mal il redoutait la gravelle. « C'était à point nommé, de tous les accidents de la vieillesse celui que je craignais le plus. » Le bon philosophe ne fut point épargné. Il souffrit beaucoup et ne réussit guère à se soulager. Quand il lui échappe quelque diatribe contre les médecins, il faut mettre sur le compte de la colique un mouvement de mauvaise humeur, très compréhensible en vérité.

Quoi qu'il en dise, dans les *Essais*, Montaigne ne fut pas le seul gravelleux parmi ses collatéraux. Un de ses frères, nous dit-il, venant le visiter dans une ville d'eaux d'Italie, « rendit par l'effet de ceseaux du sable et de petites pierres ».

« Je suis d'une taille un peu au-dessous la moyenne... « J'ai au demeurant la taille forte et ramassée, le visage « non pas gras mais plein, la complexion entre le jovial « et le mélancholique, moiennement sanguine et chaude. » Le portrait de Montaigne se continue ainsi pendant plusieurs pages. Il se déclare très apte à tout exercice « sauf au courir », et il trouve « son âme bien faite pour son « corps. Il n'y a rien d'allègre et de souple. Il y a seulement une vigueur pleine, ferme et rossise. » Nous apprenons en outre (Voyage en Italie) qu'il était chauve. Cette calvitie survenue vers quarante ans est due vraisemblablement à son tempérament arthritique. Il parlait du nez et s'enrhumait facilement. Voici pourquoi sans doute, rares sont les portraits qui nous le représentent

tête nue, pourquoi, également, il s'élève contre la détestable habitude de se découvrir devant les grands. Il n'aime pas avoir le chef dégarni, et sa politesse, parfaite cependant, se mitige avec un certain soin de son « cerveau » :

« Je suis assez prodigue de bonnetades surtout en été. »

La place n'est pas ici de traiter du genre de philosophie de Montaigne et je n'y suis point autorisé. Qu'il soit pour Epicure ou pour Sénèque peu importe, prenons simplement ses dires et voyons comment il vivait. Sans être un parfait voluptueux, il n'ignora aucun plaisir de l'existence.

Les « belles et honnêtes dames » ne le laissaient pas indifférent, et il connaissait le moment du repas où le palais est mieux préparé à goûter les vins.

Pour ce qui est de Vénus il nous en parle longuement, plaçant l'amour parmi ses trois occupations favorites, les deux autres sont le commerce avec ses amis et la lecture. Il déclare n'avoir jamais abusé des plaisirs de la jeunesse. « C'est un commerce où il se faut tenir un peu sur « ses gardes et notamment ceux en qui le corps peut « beaucoup comme moy. » Ce fut du reste un délicat fuyant les rencontres faciles, et s'échauffant devant l'obstacle. Les accointances vénales avaient pour lui peu de prix. Il redoutait le danger qu'on y court, et les suites fâcheuses des fortuites rencontres. Il ne put malgré tout éviter ces suites. « Si n'ay-je scu si bien faire que n'en « aye eu deux atteintes légères toutefois et préambu-
« laires. »

Il convient de noter ici que pour Montaigne toute volupté est interdite dans le mariage.

Il donne des raisons morales tirées d'Aristote, et des raisons biologiques d'après les médecins du temps, prétendant que la conception nécessite le calme jusqu'à un certain point.

Il entre même au sujet de la reproduction dans des détails techniques en citant des vers de Lucrèce.

Au cours de ses nombreux voyages, et il se déplaçait fréquemment vers Paris, Montaigne fut mêlé très intimement à la vie de la cour. Autrefois comme aujourd'hui, davantage même, il n'était fête sans banquet. Le noble Gascon devait y tenir sa place, et d'après ce que nous lisons, il la tenait bien, il était de grand appétit, appréciant le vin comme il convenait et ne songeait pas à cette époque qu'il lui faudrait se pencher sur bien des fontaines pour détruire l'effet de la bonne chère. Sa vie fut celle d'un gentilhomme aux époques troublées des guerres religieuses, souvent à cheval, couchant en ses voyages où le gîte se trouvait. Il semble n'avoir jamais été guidé dans la direction de son hygiène. J'ai cherché vainement s'il avait eu un médecin attaché à sa personne. Faisant profession d'une certaine ferveur, il y a tout lieu de croire que rentré dans ses terres il compensait par quelques jeûnes les somptueux repas royaux. C'est lui-même qui nous le dit.

Jusqu'à quarante-cinq ans l'auteur des *Essais* fut, nous dit-il, indemne de toute maladie. Il répète cette assertion plusieurs fois, affectant de n'user que très modérément de la médecine. « Je croy d'elle tout le pis ou le

mal qu'on voudra car nous n'avons Dieu merci, nul commerce ensemble... », et plus loin : « Jelaissé faire nature, « et présuppose qu'elle se soit garnie de dents et de « greffes pour se défendre des assauts qui lui viennent « et pour maintenir cette contexture de quoi elle fait « la dissolution. » C'est la théorie de la « *Natura medicatrix* » d'Hippocrate.

S'il est relativement facile de déterminer l'état physique de Montaigne, son état mental présente bien d'autres difficultés. Là en effet nous trouvons beaucoup de contradictions. Ce fut un émotif et ceci peut paraître étrange à la lecture de la plupart des chapitres des *Essais*. Le fait est certain cependant. Il nous raconte que la peur d'avoir trop à boire, lui « estoupa de manière le gosier » qu'il ne sut avaler une seule goutte.

Au livre second de ses *Essais* Montaigne déclare que la vieillesse a l'avantage de se détacher entre autres soins de celui de sa santé. Or au même livre second, quelques chapitres plus loin, nous trouvons cette phrase caractéristique : « Moy qui ay toujours pensé être en bute à tous « les accidents qui peuvent toucher tout autre homme. » Il avait beaucoup redouté, nous l'avons vu, sa maudite gravelle. Il passa donc, et c'est lui qui le dit, une partie de sa vie à craindre l'éclosion de maux qui survinrent plus tard. Et l'on peut affirmer qu'à la fin de sa vie, le philosophe si doux et sceptique des premières années devint hypochondriaque. Le passage que je rapporte ne peut laisser aucun doute :

« Je merquois autrefois les jours pesants et ténébreux « comme extraordinaires. Ceux-là sont tantôt les miens

« ordinaires, les extraordinaires sont les beaux et serains.
« Je m'en vais au train de tressaillir comme d'une nouvelle
« faveur, quand aucune chose ne me deult. Que je me cha-
« touille, je ne puis tantôt plus arracher un pauvre rire
« de ce méchant corps, je ne m'esgayé qu'en fantaisie et
« en songe pour détourner par ruse le chagrin de la
« vieillesse : mais certes il y faudrait autre remède qu'en
« songe. Faible luité de l'art contre la nature. J'aime
« mieux être moins longtemps vieil que d'être vieil avant
« de l'être. »

Ainsi des souffrances répétées, et subies pourtant avec courage avaient en raison de cette philosophie pratique journalière que le long commerce des anciens avait développée chez le gentilhomme du XVI^e siècle. Que penser donc de Montaigne au point de vue mental ?... Et trouvons-nous dans son œuvre quelques indices d'une affection définie ?...

Une première chose nous apparaît très claire, c'est que Montaigne a peur de la maladie, une peur exagérée. Avant les premières atteintes de lithiase, ou de goutte, nous le voyons nous raconter que son père était lithiasique ; qu'il voyait venir avec terreur le temps où lui-même serait pris par la maladie.

Il analyse journellement ses urines : il remarque qu'il n'a pissé un jour que le quart de ce qu'il a bu !...

Plus loin il déplore la prise intempestive d'une « casse », et l'apothicaire qui la lui conseilla, est coupable d'un grand méfait.

Ici c'est une tempête de vents intestinaux qui l'inquiète ;

cependant ils ont peut-être leur bon côté. Son urine en fut aérée.

De plus Montaigne est un taciturne, il est presque misanthrope parfois ; à part son amitié célèbre pour La Boétie, nous ne le voyons lié avec personne, il parle de lui et surtout de lui dans ses *Essais*. Cet ouvrage, son voyage en Italie sont le récit fidèle de sa vie journalière, de ses maladies, de ses moindres actes, récit, entouré de commentaires très complets, et très complexes.

Montaigne me paraît être un neurasthénique. Et comme tous les neurasthéniques organiques c'est-à-dire ceux chez lesquels la neurasthénie est assise sur une base solide (et chez notre auteur, c'est l'artério-sclérose, ou si l'on veut l'arthritisme), deviennent plus tard des mélancoliques, nous voyons Montaigne évoluer vers cette forme de psychose. Il « se chatouille » et ne rit plus. Il attend la mort, il la désire ; il a des tendances au suicide.

Je vais essayer de faire l'histoire de la période lithiasique de la vie de Montaigne. Mais avant de quitter ce chapitre je veux dire quelques mots de sa mort, qui survint le 13 décembre 1592. Les détails sur cette mort manquent en grande partie. Nous savons qu'il eut une angine, et les récits que l'on fait de ses derniers moments parlent mieux de sa mort édifiante que des phases de sa maladie. Estienne Pasquier nous dit qu'il resta trois jours « plein d'entendement sans pouvoir parler », Il est fort difficile de faire un diagnostic avec ces éléments.

Montaigne mourut laissant une fille ; il en eut cinq, quatre étaient mortes jeunes.

CHAPITRE II

La Gravelle

Montaigne avait quarante-sept ans lorsque pour la première fois il fut aux prises avec « la plus pire de toutes les maladies, la plus douloureuse, la plus mortelle et la plus irrémédiable ». On a pu voir qu'il tenait de son père cette triste infirmité. Pendant douze ans il lutta de son mieux. Les résultats furent médiocres, pour ne pas dire nuls. Il nous a laissé une observation complète de sa maladie, tant dans les *Essais* que dans le Journal de son voyage en Italie. D'après ces récits on peut dire que Montaigne eut une lithiase rénale primitive. La lithiase secondaire est celle qui survient dans le cours d'une lésion suppurée du rein ; rien ne permet de faire semblable hypothèse dans le cas présent. Les calculs de cette lithiase primitive sont en général uratiques et oxaliques ; il est fort probable cependant, et ceci n'est pas un fait rare que notre malade rendait des calculs phosphatiques. Je base cette opinion sur la description

suivante qu'il donne d'une de ses pierres : « Pierre de
« moyenne grosseur qui se brisa aisément. Elle était jau-
« nâtre par le dehors, et brisée ; au dedans plus blan-
« châtre. » Depuis le sable rouge jusqu'aux gros calculs,
Montaigne posséda la collection complète, et depuis les
crises moyennes jusqu'aux douleurs atroces il peut étu-
dier la gamine des sensations. Il n'a pas échappé d'avan-
tage aux complications de sa lithiase. On sait que la plus
fréquente est l'anurie calculeuse. Il en eut de nombreux
accès et c'est alors que lui échappa cette phrase devenue
classique : « O que ce bon empereur qui faisait lier la
« verge à ses criminels pour les faire mourir à faute de
« pisser était grand maître en la science de bourrellerie.
« L'opiniastreté de mes pierres, ajoute-t-il, spécialement
« en la verge m'a parfois jetté en longues suppressions
« d'urine de trois, de quatre jours, et si avant en la mort
« que c'eût été folie d'espérer l'éviter, voyre désirer veu
« les cruels efforts que cet état m'apporte. »

Je le répète, l'observation est prise avec le plus minu-
tieux des soins. Montaigne s'était mis d'après les con-
seils d'un médecin à noter les quantités d'urine émises
dans un temps déterminé. Cette pratique lui fut néfaste;
arrivé à un certain degré d'énervement il tirait, des signes
ainsi observés, des pronostics journaliers et empoison-
nait de la sorte les quelques jours de tranquillité que lui
laissait sa « néphrétique ». Il en arriva à tirer cette con-
clusion amusante dans la forme mais fort triste dans le
fond : « C'est une sotte coutume de conter ce qu'on
pisse. » Chez Montaigne, ce dépit à s'examiner est un
nouveau signe d'hypochondrie.

En dehors de sa gravelle, notre lithiasique eut d'autres manifestations de sa goutte. Ce fut d'abord un migraineux. Là encore on ne peut hésiter, les accès de migraine sont fort bien décrits, avec la douleur au-dessus des yeux, la crainte de la lumière et le vomissement libérateur : puis, survint la névralgie tellement tenace que Montaigne reste au lit. C'est le tour ensuite de l'orchite passagère qu'il prétend avoir fait disparaître avec une douche. Au sujet de cette orchite on ne peut être aussi affirmatif que pour les phénomènes précédents de la goutte. Dans deux lignes simplement il faut deviner ce qu'était « la grosseur survenue souvent dans les bourses ». S'agit-il d'un varicocèle dont le séjour en Italie, pays relativement chaud, aurait accentué le développement ? L'hypothèse est permise.

S'agit-il d'une hernie ?... « Je serais le premier gouteux de ma famille », dit Montaigne voulant exprimer par là que son père n'avait jamais eu de manifestation gouteuse aux articulations. Il en fut de même pour lui. Du moins je le suppose n'ayant trouvé aucun passage où il parle d'impotence ou de douleurs articulaires.

Malgré toutes les assertions moqueuses du maire de Bordeaux, j'ai peine à croire qu'il ait eu recours à peu de médecins pendant ses douze ans de souffrance. Il est cependant un fait certain, c'est qu'on ne pratiqua jamais sur lui la taille.

Il essaya de bien des moyens pour se débarrasser de son infirmité. Il parle entre autres recettes d'un bon nourri d'une façon spéciale et dont le sang a une vertu particulière. Mais le bon ayant été tué on trouva deux

« plezoares » dans son estomac et ce fut la chute des espérances. Comment admettre que le sang d'un tel animal pût guérir la pierre puisqu'il a pu la produire? « Ah !
« que n'ay-je, s'écrie Montaigne à bout de ressources, la
« faculté de ce songeur de Cicero qui songeant embras-
« ser une garse trouva qu'il s'était déchargé de sa pierre
« emmy ses draps.

Comme médication proprement dite il ne parle guère que la térébenthine dont le seul résultat est de parfumer son urine à la violette.

Les médecins et les remèdes ne pouvant rien pour lui, Montaigne s'adressa aux eaux, et le récit de son voyage en Italie est le journal de ses cures. Ce fut en 1580 qu'il se mit en route, commençant par l'Allemagne, la Suisse et finissant à Rome et dans les environs.

Le docteur Constantin James a fait un résumé complet de ce voyage, il est inutile de le rééditer ; mais les opinions personnelles du docteur James, opinions sur lesquelles je reviendrai dans le chapitre suivant m'ont semblé un peu trop sévères et injustes, et je voudrais, sans donner aucun détail, faire ressortir aussi nettement que possible le caractère tout nouveau de Montaigne en voyage.

Il est là pour se soigner ; et il se soigne. Il visite même les médecins, le plus souvent du reste il agit à sa guise. Il établit ses théories il les discute et il fait son traitement. Il y met une bonne volonté qui dépasse les bornes. Là où les malades boivent trois verres d'eau et prennent un bain, il se baigne deux fois et il absorbe neuf rasades, sans avoir pris au préalable la médecine obligatoire. Du reste il en est arrivé, après tant d'essais infructueux à un

état de doute qui devient maladif. Ayant pris une casse à tort, pense-t-il, et sur les conseils d'un apothicaire, il répète deux ou trois fois son regret d'avoir agi de la sorte. « Je tiens qu'il me fit mal de prendre cette purgation de casse, car l'eau trouvant nature acheminée par le derriere et provoquée, suivit ce trein-la, là où j'eusse à cause de mes reins plus désiré par le devant ; et suis d'opinion, aux premiers bains que je prendrai, de seulement me préparer avec quelque jûne. »

Il goûte à chaque fontaine, note les effets et regrette à Rome de n'avoir pas assez écrit sur les « beings ». On le sent devenir nerveux à mesure qu'il avance. Ses urines l'inquiètent. « Je ne rendis jeudi en cinq heures que la cinquième partie de ce que j'avais bu. » Tout en s'observant, il observe les autres et il n'oublie pas de noter que les medecins Donati et Franciotti, traitant aux mêmes eaux sont d'avis diamétralement opposés et il découvre la supercherie des apothicaires qui mettent en bouteille une eau sophistiquée et la vendent comme le produit d'une source voisine.

Il arriva à Montaigne, durant ce voyage, une aventure assez plaisante. Ce détracteur des medecins fut appelé en consultation. Il vivait assez retiré, nous dit-il, fréquentant peu le public des bains et « ne soutenant pas la réputation d'esprit et d'habileté » qu'on lui avait faite. Ce mutisme fut interprété en sa faveur. De ce qu'il ne parlait pas on le crut savant. De ce qu'il était Français il fut consulté en Italie. Il s'agissait de guérir un certain jeune homme, Paul de Cessis. Le bon Montaigne accéda aux démarches que l'on fit auprès de lui. « Je riais alors en

moi-même, mais il m'est arrivé plusieurs fois pareille chose à Rome. » M. James veut voir un orgueil effréné dans la conduite du gentilhomme gascon. Il déclare pour cela que les Italiens seraient de l'étranger dont la vanité détruisait la clairvoyance. C'est vouloir compliquer une situation très simple.

Quand en 1581 il quitta l'Italie, appelé à Bordeaux par ses nouvelles fonctions de maire, Montaigne n'était point guéri, il revenait plus sceptique si c'est possible. Et il continua à souffrir, faisant avec courage sa besogne, distrayant sa douleur par le travail s'arrêtant quand il souffrait trop et se permettant, comme compensation de faire la grimace. « J'ai tenu toujours ce précepte cérémonieux et simple qui ordonne de tenir bonne contenance et un maintien grave et posé à la souffrance des maux... »

Tel fut le malade ; étudions ce qu'il dit de ses médecins.

CHAPITRE III

Les Médecins

Montaigne a passé pour un sceptique parfait, doutant de tout et ne pouvant pas garder une opinion invariable. La lecture de ses ouvrages peut à bon droit permettre de soutenir cette thèse. Toutefois quelques montaignistes et non des moindres, ont su découvrir dans les *Essais* un but caché au commun des lecteurs et certains voudraient voir dans le philosophe bordelais le promoteur occulte du positivisme. Il faudrait pour discuter cette opinion une science approfondie de Montaigne que je ne possède pas ; j'ai voulu donner cette indication car elle est à tous points intéressante et peut ouvrir une voie nouvelle dans les recherches.

Je le disais au début de mon travail, si Montaigne semble hésiter avant de se faire une opinion sur chaque sujet il ne change pas dans son jugement sur les médecins. Il faut noter une différence que l'on n'a jamais assez faite et il faut séparer les médecins de la médecine. Je vais essayer d'extraire des multiples passages épars

dans les *Essais* et le *Voyage en Italie* le fond de la pensée de l'auteur sur les hommes et sur la science.

La Médecine. — « Je suis au rebours des autres car je la mesprise bien toujours ; mais, quand je suis malade au « lieu d'entrer en composition je commence encore à la « haïr et à la craindre et respons à ceux qui me pressent de prendre médecine qu'ils attendent au moins « que sois rendu à mes forces et à ma santé pour avoir « plus de moyens de soutenir l'effort et le hazard de « leurs breuvages. » Voilà une profession de foi qui nous fixe tout de suite. Ainsi non seulement le philosophe dédaigne la science médiacre, mais il la redoute. Il va donc rester son ennemi irréconciliable.

D'abord, proclame-t-il, la « médecine n'est pas une science » et pour soutenir son dire il se sert d'arguments divers : « Pourquoi disons-nous que c'est à l'homme « science et connoissance, bastie par art et par discours, « de discerner les choses utiles à son vivre et au secours « de ses maladies de celles qui ne le sont pas ? Quand « nous voyons les chèvres de Candie, si elles ont reçu « un coup de traict, aller entre un million d'herbes choisir le dictame pour leur guérison, et la tortue quand « elle a mangé de la vipère chercher incontinent de « l'organum pour se purger... ; pourquoi ne disons-nous « de même que c'est science et prudence ? » Conclusion : l'homme n'a rien inventé, il a suivi la loi naturelle que les animaux suivaient avant lui. Pourquoi s'en glorifier ? Au moins fallait-il en rester à ces recettes en tous points empiriques, il fallait se laisser guider par la seule nature et ne pas avoir la coupable imprudence d'y ajouter

de notre cru. « Je ne dis pas qu'il n'y en puisse y avoir quelque art, qu'il n'y ait parmi tant d'ouvrages de nature de choses propres à la conservation de nostre santé ; cela est vraysemblable.

« J'entends bien qu'il y a quelque simple qui humecte, quelque autre qui assèche... Je ne désavoue pas l'usage que nous avons du monde ni ne doute de la puissance et liberté de nature et de son application à nostre besoin. Je me défie des inventions de notre esprit, de nostre science et art en faveur duquel nous l'avons abandonnée et ses règles, et auquel nous ne savons tenir modération et limite. » Il faudrait citer des pages entières pour suivre ce plaidoyer durant lequel Montaigne ne fait aucune digression. Il précise, il en arrive aux faits. L'expérience vient à son aide. « Il n'y a nulle race de gens si tost « malade et si tard guérie que celle qui est sous la juridiction des médecins. » Pour lui il s'est toujours passé de leur service. Ne va-t-il pas même leur reprocher de mourir comme le commun des hommes ? « Quoy eux-mêmes nous font-ils voir de l'heur et de la durée en leur vie, qui nous puisse témoigner quelque apparent effet de leur science ? » Les peuples heureux sont ceux qui ignorent la médecine. « En effet les violentes harpades de la drogue et du mal sont toujours à notre perte... Laissons donc faire la nature, elle prend soin de nous. » Cette objurcation revient souvent au cours des *Essais*. C'est un appel sans cesse répété et qui veut être entendu, et je veux terminer ce paragraphe en citant une phrase qui résume à mon avis la pensée de Montaigne avec une admirable force : « Suyvons de par Dieu, suyvons. Il meine ceux qui

« suivent, ceux qui ne le suivent pas il les entraîne, et
« leur rage et leur médecine ensemble. Faites ordonner
« une purgation à votre cervelle, elle y sera mieux em-
« ployée qu'à votre estomac. »

Cette foi immuable et exclusive dans la nature suffirait à nous prouver que Montaigne fut autre chose qu'un sceptique.

Malgré tout le mal que faisait la médecine à ses fidèles, il arrivait parfois que l'un d'eux se tirait d'affaire. Par quel miracle ? La lecture des *Essais* nous donne la réponse ; « Il est des gens bien faciles à guérir puisque leur maladie n'existe pas. Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination ! Nous en voyons ordinairement se faire seigner, purger et medeciner pour guérir des maux qu'ils ne sentent qu'en leurs discours. Lorsque les vrais maux nous faillent, la science ? nous prête les siens. » Le philosophe oubliait peut-être en écrivant ces mots, ce que ressentait l'homme. Nous avons vu en effet combien Montaigne redoutait toutes les maladies, combien l'appréhension de la pierre avait été vive chez lui et les préoccupations douloureuses que lui procurait la constante analyse de son état.

A ces malades imaginaires la guérison vient par suggestion. « Pourquoi pratiquent les médecins avant main
« la créance de leur patient avec tant de fauces pro-
« messes si ce n'est afin que l'effet de l'imagination sup-
« plée à l'imposture de leur aposème ? » Tout en vou-
lant railler, Montaigne ne pensait peut-être pas dire si
vrai. Bien des malades sont guéris à l'heure actuelle
grâce à la seule influence de la volonté du médecin, et les

cures ainsi obtenues sont le fruit de travaux scientifiques indéniables.

En dehors des maladies imaginaires et de certaines maladies nerveuses, il est d'autres états morbides dont les médecins viennent à bout. Le hasard a favorisé la science, répond Montaigne. La preuve en est dans le fait d'appeler « heureux » le guérisseur qui a obtenu une cure. Ainsi, les hommes de science bénéficient toujours des événements. « Ils ont cet heur que le soleil éclaire leurs succès et la terre cache leurs fautes. » Cette phrase, renouvelée du grec, fut reprise plus tard par Molière.

Le médecin n'avoue jamais être cause de la mort de son client, il met sur le compte des événements les plus minimes l'issue fatale d'une maladie. « Il a découvert son bras, il a ouï le bruit d'un coche, ou on luy a entr'ouvert la fenêtre, ou il s'est couché sur le côté gauche. »

Je ne crois pas qu'il puisse exister un réquisitoire plus sévère que celui dont je viens de résumer les principaux passages. Tous les arguments en faveur de la médecine sont rétorqués chacun à leur tour. Il ne faut point croire à tant d'inventions humaines, la texture du corps est trop complexe et c'est folie de chercher à soigner un organisme dont nous ignorons les rouages.

Les Médecins. — Connaissant les opinions de Montaigne sur la médecine, on ne s'étonnera plus de voir combien les hommes qui s'adonnaient à cet art étaient méprisés par lui. Ce sont d'abord des « hommes de peu ». Au xvi^e siècle les barbiers et les mires n'avaient pas l'habitude d'être vénérés comme nos maîtres actuels. Ils faisaient souvent

partie de la domesticité et, dans tous les cas, ne jouissaient pas du respect des gens de qualité. Seuls quelques malades, aveuglés par leur confiance, leur prodiguaient richesses et honneurs. Montaigne, libre de toute superstition, les mettait à leur place dans l'ordre social.

Il avait hérité de son père et même de ses ancêtres de la méfiance à l'égard des médecins. Dans cette famille de Gascons solides la maladie avait peu de prise et l'ironie leur était facile à faire contre ces guérisseurs si peu sûrs de leurs propres succès. « Que les médecins excusent un peu ma liberté, car par cette mesme infusion et insinuation fatale, j'ay reçu la haine et le mépris de leur doctrine, cette antipathie que j'ay à leur art m'est héréditaire. » Du reste cette tendance a trouvé, chez Montaigne, pour se développer un terrain favorable. Il était disposé à noter les défauts d'une sorte de gens considérés par lui comme inutiles.

Les médecins sont des routiniers quitant souvent à l'autorité de l'habitude les raisons de leur art. Voici une faute grave pour Montaigne. Son esprit habitué à raisonner ne pouvait concevoir chez un homme la possibilité d'agir sans avoir discuté ses actes. Et puis la diversité des opinions en médecine le laisse perplexe. Autant de médecins, autant d'avis. En Italie il fut consulter dans une petite ville d'eaux les deux praticiens de l'endroit. Donati et Franciotti. Les opinions des deux hommes furent différentes. On pense que l'effet produit sur Montaigne fut déplorable. Il subissait enfin l'influence, il cédait aux idées communément admises et le résultat était nul ! Déjà dans les *Essais* il s'était élevé contre le

perpétuel changement des doctrines médicales. « Depuis
« ces anciennes mutations de la médecine il y en a eu
« infinies autres jusques à nous et le plus souvent muta-
« tions entières et universelles comme celles que font
« Paracelse Fioraventi et Argentesius, car ils ne changent
« pas seulement une drogue ou une recette, mais a ce
« qu'on me dit, toute la contexture et police du corps de
« la médecine, accusant d'ignorance et de piperie tous
« ceux qui ont fait profession jusques à eux. Je vous
« laisse à penser où en est le pauvre patient. » Cette
apostrophe n'est pas à la gloire de Montaigne. Toute
science biologique a subi des évolutions et la médecine
plus que les autres est capable de changer. Il se plaint
lui-même que « l'on reçoit la médecine comme une géo-
métrie » et il a raison de se plaindre car si la mathéma-
tique est éternelle et si l'esprit du premier homme a pu
la concevoir dans son ensemble, il en est bien autrement
des sciences naturelles.

Au cours d'un passage précédemment cité Montaigne
donne comme insurmontable la difficulté de se diriger dans
les recherches au milieu des complexités de notre orga-
nisme. Pour simplifier la question et pour rendre possi-
bles quelques bons effets il faudrait des spécialistes. Ce
désir fut entendu beaucoup plus tard. Mais il est à
l'heure actuelle pleinement satisfait et je ne sais pas si
maintenant l'auteur des *Essais* ne blâmerait pas l'exagé-
ration contraire.

Il faut bien l'avouer, dans toutes les diatribes de notre
malade il y a la rancune de n'avoir pas été guéri. Cette
rancune est très humaine. Il serait ridicule de la repro-

cher à Montaigne plutôt qu'à un autre. Après avoir souffert trois ans sans réussir à être soulagé, il part aux eaux. C'est certainement un médecin qui lui donna le conseil de faire son voyage en Italie. Le voyage ne donnant pas les résultats attendus et le pauvre lithiasique rencontrant sur sa route nombre d'individus affligés comme lui de gravelle se demande pourquoi on l'a fait partir et la conclusion vient vite à son esprit : Les médecins éloignent vers les eaux les malades qu'ils ne peuvent soulager. Cette plainte fut peut-être nouvelle au seizième siècle. Elle est générale au vingtième. Il faut avant de juger ceux qui la profèrent, se mettre un peu à leur place et songer que la douleur fait dire bien des choses.

Ayant entendu le réquisitoire de Montaigne contre la médecine et les médecins, il est important de se rendre compte de l'état des sciences médicales au xvi^e siècle. On sortait, à son époque, du moyen âge. L'empirisme régnait en maître, et l'on trouve au chapitre XXXVII des *Essais*, une description très vive de l'empirisme alors régnant : « Le choix même de la plupart de leurs drogues est aucunement mystérieux et divin, le pied gauche d'une tortue, l'urine d'un lézard, la fiente d'un éléphant, le foyé d'une taupe, du sang tiré sous l'aile droite d'un pigeon blanc et pour nous autres (coliqueux tant ils abusent desdaigneusement de nostre misère, des crotes de rat pulvérisées et telles autres singeries qui ont plus le visage d'un enchantement magicien que de science solide. »

Du reste Montaigne est un peu porté vers le mysté-

rieux ; il ne lui déplairait pas que la médecine revienne aux anciens rites égyptiens et que les guérisseurs soient un peu sorciers. L'antithèse entre cette idée et le scepticisme ordinaire du philosophe n'est pas étonnante, elle se rencontre chaque jour chez les malades.

Avec le nom de Montaigne, ennemi des médecins, il nous est arrivé le nom de médecins célèbres Ambroise Paré, Fioraventi, Argenterius, Vesale, Fallope et Paracelse... Tous ces hommes professaient.

Ils ne manquaient pas de science puisque notre époque, difficile pourtant, les honore.

Pourquoi donc leur contemporain reste-t-il dans ses idées ? C'est qu'au ^{xvi}^e siècle les savants véritables ne faisaient pas de thérapeutique. Ils avaient compris tout aussi bien que Montaigne l'inanité de leurs efforts et Renouard exprime parfaitement leur rôle en disant :
« C'est bien aux zélateurs de cette école que l'on peut
« adresser justement cette sentence d'Asclépiade : Votre
« médecine n'est qu'une méditation sur la mort. »

CHAPITRE IV

Montaigne et les Médecins modernes

Un médecin s'est fâché de l'opinion médiocre que Montaigne avait de nous. Le docteur James en effet lisant le *Voyage en Italie*, recula d'horreur devant tant d'hérésies. Le livre faillit même lui échapper des mains. C'est du moins lui qui parle de la sorte. J'en ne trouve ni dans les *Essais* ni dans le *Voyage* la raison d'une telle mauvaise humeur et si le petit livre intitulé : « Montaigne aux eaux minérales » est une réponse et une vengeance, la réponse est médiocre et la vengeance nulle. Je sais bien que le docteur James s'est toujours défendu d'avoir été méchant à l'égard de Montaigne. Dans une lettre écrite au docteur Payen, et conservée à la Bibliothèque nationale, il s'étonne de certains reproches, et déclare avoir donné de « simples coups de pattes à celui qui nous a décoché des ruades. » Pour ma part les ruades en question sont préférables aux coups de patte. Cela tient sans doute à la manière dont sont distribuées les unes et les autres.

Aussitôt le livre de M. James paru, les défenseurs de Montaigne se montrèrent nombreux. Le bon philosophe gascon a cet avantage bien rare de s'être fait parmi ses lecteurs des amis infiniment dévoués; qui touche à leur maître les touche et les force à répondre. Ils sont en général de taille à le faire. Je ne dirai pas les articles de l'époque où Delpit dans *le Courrier de la Gironde* et d'autres, avec lui ont prouvé que les médecins avaient bien tort de se fâcher. Mais je tiens à donner ici l'opinion d'un homme qui fut peut être le plus fervent disciple de Montaigne. Cet homme est le docteur Payen. Il a lu le livre de M. James et dans les marges il a mis ses réponses.

L'exemplaire est conservé à la Bibliothèque nationale. Chaque argument est discuté en deux mots, et c'est bien suffisant. La conclusion est écrasante : « M. James n'a connu ni l'homme, ni le philosophe. »

Ainsi un médecin a attaqué Montaigne. Tout de suite un médecin l'a défendu.

Le docteur Payen ne fut pas le seul parmi les hommes de science médicale à aimer profondément le philosophe bordelais. Je veux placer ici le nom du docteur Armaingaud, qui a fait de Montaigne l'objet de ses études et connaît son auteur favori comme l'on connaît son meilleur ami.

Il ne faut pas nous étonner du penchant qu'ont eu certains médecins à admirer et à aimer Montaigne, par beaucoup de points il se rapproche de nous. Il est pour certains le promoteur du positivisme et la tendance de son esprit le ramena toujours à s'en rapporter à l'expé-

rience. Il a plus qu'on ne croit l'âme d'un savant. Son chapitre des boiteux est une admirable théorie sur la médecine expérimentale, son indiscipline cache une méthode.

Il méconnaît le dogme, rejette toute formule *a priori* pour n'admettre que l'autorité du fait, que le témoignage du phénomène pris sur l'heure et analysé tout chaud. Et l'on peut dire en toute vérité que si Montaigne revenait à notre époque en voyant les laboratoires qui font de la science médicale une science véritable basée sur des faits précis, il comprendrait que l'homme peut agir contre la maladie, et tout le premier il s'inclinerait devant les progrès accomplis.

Au lieu de blâmer Montaigne de son prétendu scepticisme il faut presque le louer. Il vivait à une époque où la tolérance et l'esprit de discussion étaient choses rares et où les meilleurs arguments étaient coups de dagues ou de mousquet. Alors qu'on lui présentait les causes les plus invraisemblables des phénomènes, il répondait « qu'il vaut « mieux pencher vers le doute que vers l'assurance, est « choses de difficile preuve et dangereuse créance ! »

Il avait donc la patience d'attendre la vérité, sachant que seuls, le temps, le travail et l'expérience la donnent. Il s'était rendu compte du chaos dans lequel se débattaient les esprits scientifiques. Faut-il lui en vouloir d'avoir dit son impression ? Il désirait plus que tout autre se convaincre. Mais il voulait être convaincu de solide façon. Son âme et les aspirations de son esprit dépassaient son siècle, et le seul reproche qu'on pourrait lui

faire c'est de ne pas avoir eu suffisamment la foi dans l'avenir.

On pourra évidemment objecter mille passages de son œuvre dans lesquels il déclare la science mensongère.

J'en ai déjà cité quelques-uns. Je cite ce dernier qui me paraît plus caractéristique que les autres :

« Si me faut voir enfin s'il est en la puissance de
« l'homme de trouver ce qu'il cherche et si cette queste
« qu'il a employée depuis tant de siècles l'a enrichy de
« quelque nouvelle force et de quelque vérité solide.
« Je crois qu'il me confessera, s'il parle en conscience,
« que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue pour-
« suite, c'est d'avoir appris à reconnaître sa vilité et sa
« faiblesse. »

Cette science vaine dont parle Montaigne c'est celle de son temps. Il n'a pas su généraliser et il a cru que les milliers d'années éconlées étaient une expérience suffisante pour établir son dire. Tant de chemin a été fait depuis 1580 que vraiment il était difficile à un homme du xvi^e siècle d'avoir une simple vision du mouvement scientifique à notre époque. Il a eu trop cette opinion que « l'esprit humain n'est capable d'aucune chose ».

Mais puisque je viens de dire la pensée de Montaigne sur la science, je note aussi une phrase qui éclaire d'un jour nouveau la forme d'esprit du philosophe : « Bien est vrai, que les preuves et raisons qui se fondent sur l'expérience et sur le fait, celles-là je ne les dénoue point. »

On peut donc affirmer que Montaigne eut l'esprit

scientifique. Précisément à cause de cela il a écrit ses déboires.

Il voulait des choses précises et ne demandait qu'à voir et toujours on lui répondait à coups des théories les plus fantastiques.

C'est une erreur grave d'appeler Montaigne « le classique contempteur des médecins » (James). Il n'avait certes aucune raison pour ne pas parler comme il l'a fait.

Mais plus tard il eût changé de ton. Le passage suivant en est la preuve.:

« Au demeurant j'honore, les médecins non pas su-
« vant le précepte pour la nécessité, mais pour l'amour
« d'eux-mêmes en ayant vu beaucoup d'honnêtes hommes
« et dignes d'être aimés. Ce n'est pas à eux que j'en
« veux, c'est à leur art, et ne leur donne pas grand
« blâme de faire leur profit de notre sotise, car la plus
« part du monde fait ainsi. »

Il plaint les médecins de croire à tant de fadaïses. Il ne conçoit pas, lui, ami de l'expérience, que l'on s'adonne aux pratiques de l'empirisme. Il voudrait ajouter aux qualités qu'il donne aux médecins, ce titre de savants, qui, pour lui, a une valeur véritable. Il leur reconnaît une noble mission, mais il les voudrait mieux outillés pour la remplir.

« Plutôt ne rien faire que de travailler en aveugles.
Plutôt ne rien croire que d'admettre des théories. »

Telle est la formule qui peut résumer toutes les théories de Montaigne en ce qui nous concerne. On a voulu voir dans son admirable exposé de science expérimentale,

dans son avertissement à ne pas marcher en aveugles, une grossière calomnie dirigée contre nous. Nous mériterions toutes ces railleries, si nous ne les comprenions pas. Montaigne a vu le mal, il l'a dépeint. Il n'a pas eu l'audace de croire à un remède ou à une amélioration. Mais c'est un nouveau titre de gloire pour lui que de s'être rendu compte de l'erreur dans laquelle piétinaient les médecins de son siècle. Bien peu d'entre eux avaient une pareille clairvoyance.

Seul peut-être Paracelse avait compris le néant de la médecine à son époque. Mais comme il évoluait vers des théories mystiques et prenait des allures de sorcier, le philosophe français se déclare parfaitement ennemi de ses billevesées.

Ne nous fâchons donc pas de quelques épigrammes, voyons plus loin que les phrases écrites au cours des impressions reçues, et sans regarder Montaigne comme notre ennemi personnel, donnons-lui toute notre admiration. S'il doit être compris et aimé, plus par certains esprits que par d'autres, c'est chez les médecins qu'il doit naturellement trouver ses plus fervents disciples.

L'expérience, du reste, est là pour prouver ce que j'avance. N'est-ce pas au docteur Payen que notre philosophe doit de posséder à la Bibliothèque nationale, pour ses œuvres et pour tout ce qui touche à lui, un cabinet spécial ?

CONCLUSION

Le travail que je présente n'admet guère de conclusion. C'est une étude historique sur l'opinion qu'avait des médecins un grand esprit.

Cette opinion n'était favorable ni au corps médical, ni à sa doctrine. Elle émanait d'un malade non guéri, et elle fut émise à une époque où la science ne savait répondre au désir des patients.

Venu au vingtième siècle, Montaigne eût changé d'avis sur bien des points, et l'on peut dire que toutes ses diatribes sont justes si l'on considère le temps où il les écrivit.

Vu : LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,

Vu : LE DOYEN,
DEBOVE.

DEBOVE.

Vu et permis d'imprimer :

LE VICE-RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS
L. LIARD.

Montaigne, l'homme et l'œuvre. De Bonnefon.

Inventaire de la collection des ouvrages et documents réunis
par J.-P. Payen et J.-B. Bastide sur Michel de Montaigne
et lettres inédites de Françoise de Lachassagne. Rédigé
par G. Richon. Téchener, 1770.



